David LE BRETON est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Auteur notamment d'Anthropologie du corps et modernité (PUF), Du silence (Métailié), Eloge de la marche (Métailié), En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie (Métailié), Expérience de la douleur. Entre destruction et renaissance (Métailié), Éclats de voix. Une anthropologie des voix (Métailié).

David LE BRETON

Figures sociales du baiser

Étiquettes corporelles d'interaction

Les interactions de la vie quotidienne (saluer, prendre congé, s'asseoir à la terrasse d'un café, entrer dans une salle de spectacle, participer à une réunion, faire un achat, bavarder avec des amis, retrouver sa famille, etc.) engagent des gestuelles et des mimiques spécifiques et une relation particulière au corps d'autrui. Leur distance ou leur effusion participent d'un ordre symbolique dont chacun attend qu'il soit respecté.

Une ritualisation précise commande le contenu des paroles prononcées, la hauteur de la voix, son timbre, son rythme, son intonation¹, elle alimente les mouvements du corps, le jeu subtil des regards, les mimiques, les gestes, les postures; elle indique les zones corporelles de contact et celles qui sont interdites sous peine de provoquer la gêne ou de faire violence. Dans la rencontre avec l'autre, familier ou étranger, rien n'est laissé au hasard d'une improvisation susceptible de déclencher l'embarras.

Cette cohérence des signes échangés relève d'un ordre symbolique propre à une condition sociale et culturelle nuancé par le style de chacun. Les rites d'interaction suggèrent un mode

1. À ce propos du visage je renvoie à D. Le Breton, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Métailié, 2007 et pour le langage du corps à D. Le Breton, *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Payot, 2003.

d'emploi du corps et de la parole pour échanger avec l'autre, une définition du licite et de l'illicite de l'accès à son corps selon les circonstances. L'allégeance mutuelle à ces signes permet de ressaisir aussitôt toute dérogation à ces normes de conduite à une signification particulière que seul le contexte est habilité à dégager.

Dans la vie quotidienne, sauf relation amoureuse ou filiale, on ne touche pas au visage de son interlocuteur hormis dans l'échange de baiser où l'accès au visage d'autrui est symboliquement balisé pour éviter tout malentendu ou toute gêne. Le baiser est un contact corps à corps effectué de manière plus ou moins longue des lèvres sur un lieu du corps d'autrui, essentiellement les joues, le front, les lèvres ou les mains dans les rites d'interaction, ou sur l'ensemble du corps dans un contact érotique.

Il revêt différentes significations, et selon les cultures et les sexes en présence, il se module différemment, donné du bout des lèvres ou à pleine bouche, sur les lèvres, les joues ou les mains, ou à peine esquissé joue contre joue. Dans la vie quotidienne, l'approche du visage n'est licite que dans des circonstances

précises: outre les caresses sur les joues ou le menton de la tendresse amoureuse, ou de la relation à l'enfant, le baiser est d'un usage courant mais méticuleusement codé pour ne pas se distribuer à profusion. Plusieurs modalités du baiser se dessinent

Les rites d'interaction suggèrent un mode d'emploi du corps et de la parole pour échanger avec l'autre, une définition du licite et de l'illicite.

socialement au fil de la vie quotidienne et ouvrent à des formes et à des significations bien différentes: rite d'entrée et de sortie d'une interaction, marque d'affection, geste érotique, forme de congratulation.

Rite d'entrée et de sortie d'une interaction

Toute interaction s'ouvre et se clôt par une série rituelle de gestes et de paroles qui mettent les acteurs en position propice pour engager ou conclure un échange. L'entrée en matière sollicite des formes de salutation socialement et culturellement variables: les salutations par les larmes, la poignée de main, les mains serrées sur la poitrine du *namasté* népalais, le frottement

du nez des Lapons, des Esquimaux ou des Maoris qui associent les salutations au fait de renifler l'odeur de l'autre.

Souvent dans nos sociétés, lorsque le baiser ouvre ou clôt une rencontre, il consiste dans le fait d'embrasser une ou plusieurs fois l'autre sur la joue ou à travers une accolade qui en esquisse le geste. Ce geste relève notamment de la ritualité familiale: échanges de baisers entre parents et enfants au coucher, au lever, avant d'aller à l'école ou une sortie... un couple peut s'embrasser avant d'aller au travail ou effectuer séparément un voyage, etc.

En cas de conflit, le rite est perturbé. Ainsi, dans *La Prisonnière*, Proust sent qu'Albertine s'éloigne de lui quand elle ne satisfait pas un soir au rite de leur baiser coutumier avant d'aller l'un et l'autre se coucher dans leur chambre respective. D'un prétexte quelconque il la retient, espérant que la fois suivante elle n'oubliera pas de l'embrasser, mais quelques minutes plus tard Albertine le quitte avec la même indifférence. La rupture du rite affectif est chez elle un signe de sa résolution à partir. Le baiser implique une familiarité particulière, et se situe en un point précis de la rencontre.

L'usage prend des formes différentes selon les périodes et les cultures, selon les interlocuteurs en présence. Prenons seulement deux exemples à ce propos. Dans l'antiquité, Hérodote rappelle les coutumes des Perses: « Lorsque deux Perses se croisent en chemin, voici par quoi on peut reconnaître qu'ils sont de même rang: au lieu de prononcer des formules de politesse, ils s'embrassent sur la bouche; si l'un d'eux est d'un rang quelque peu inférieur, ils s'embrassent sur les joues; si l'un est de naissance très inférieure, il se met à genoux et se prosterne devant l'autre »². Chez les Perses décrits par Hérodote, la relation à l'autre, les points d'accès à son corps sont définis par une hiérarchie sociale.

2. Не́кодоте, *L'enquête, livre I à IV*, Paris, Folio, 113-4.

Un prêtre de la cour de Rome, Sébastien Locatelli, voyage en France avec plusieurs compagnons. Il s'étonne de la liberté de mœurs des femmes françaises, et surtout de l'usage courant à l'époque des servantes d'auberges d'embrasser les hôtes à leur arrivée et à leur départ. Dans un premier temps, il se drape dans la dignité de sa fonction de prêtre: « J'étais résolu à ne jamais baiser de femmes, dussé-je être considéré comme une ordure

ignominieuse, car je pense que les lèvres consacrées chaque matin par le contact du corps de Jésus-Christ ne doivent pas être souillées le midi et le soir par les bouches intéressées de femmes serviles. Cette nouvelle manière de saluer étonna mes jeunes gens eux-mêmes »³.

Mais la résolution ne tient qu'un moment et il cesse de se dérober aux usages. Pour remercier les servantes d'auberge, l'hôtesse et sa mère, il satisfait à la convention tout en hiérarchisant sur un mode peu chrétien les baisers reçus et donnés: « L'esprit et l'exquise beauté de ces deux jeunes Françaises méritaient certainement des baisers et des adorations. Mais il fallut ensuite de toute nécessité, et le voiturin nous en avertit, aller baiser l'hôtesse qui était, elle aussi, gracieuse et jolie, et puis la mère de l'hôtesse, horrible vieille édentée, baveuse et toute dégoûtante de sueur, qui tournait la broche dans la cuisine. Cette dernière nous répugnait beaucoup et nous fit oublier tout le plaisir que nous avions éprouvé en déposant de chastes baisers sur les fronts de ces filles pour leur rendre les leurs ». Locatelli reste interloqué par cet usage, et il dit préférer qu'il soit propre aux Français, car « ces privautés-là excitent facilement à la luxure les Italiens et surtout les Espagnols, peuples d'un naturel ardent, au lieu que les Français restent de glace ».

Un garçon et une fille, adolescents l'un et l'autre, qui viennent de parler ensemble ou d'être présentés par des amis échangent facilement deux ou plusieurs baisers sur les joues au moment de se quitter. Le nombre diffère d'une région à une autre, tournant le plus souvent autour de trois, mais parfois deux seulement comme en Alsace, ou quatre ou plus dans l'Ouest ou le centre de la France. Les filles s'embrassent fréquemment, leur rapport au corps est moins contraint, plus sensible, que celui qui se noue entre les garçons, nettement plus démonstratif d'une image insistante de la virilité.

Des garçons qui viennent de faire connaissance ou qui sont amis de longue date ne s'embrassent en principe jamais à moins qu'ils n'entendent de cette manière marquer symboliquement leur détachement à l'égard des normes sociales ou qu'ils ne soient homosexuels. L'usage existe aussi chez les comédiens, les danseurs, ou les musiciens, plus indifférents au jugement social. Pour ces hommes dont le métier exige de faire de soi un

3. In *Le voyage en France*, Bouquins, Robert Laffont, 1995, p. 141. autre, s'embrasser sur la joue en se retrouvant ou en se séparant manifeste un rite de reconnaissance entre pairs. En fait, entre amis, le rite d'entrée et de sortie des interactions dans la vie ordinaire sollicite davantage la poignée de mains, moins compromettante pour l'image de soi.

E. M. Belotti oppose les rites de salutation des garçons à ceux des filles en Italie: pour les premiers ce sont des poignées de mains, des accolades, une claque sur les épaules, une lutte feinte avec souvent une tonalité agressive retenue, « véritable code gestuel de la virilité »⁴. « Des épisodes de mon enfance campagnarde me revenaient à l'esprit, écrit-elle encore. Les hommes pour se montrer affectueux avec les enfants (mâles, car aux filles on tirait tout au plus les cheveux), leur tordaient le lobe de l'oreille, leur pinçaient cruellement les joues, ou frappaient la tête ou le visage de l'enfant de leur doigt tendu, ou comme pour pousser une bille. Une initiation sadique à la virilité, la transmission d'homme à homme d'un code gestuel spécifique ».

4. E. M. Belotti, *Du côté des petites filles*, Ed. des Femmes, Paris, 1983, p. 123.

Le baiser est un interdit absolu entre hommes dans ce contexte, sinon à contrefaire sa virilité en passant au mieux pour une « femmelette ». Pour un homme et une femme d'âge mûr qui viennent de faire connaissance et prennent maintenant congé

Le baiser est un interdit absolu entre hommes dans ce contexte, sinon à contrefaire sa virilité en passant au mieux pour une femmelette. l'un de l'autre la poignée de main reste de rigueur. De même si le jeune rencontre une personne d'une autre génération, par exemple la mère d'une amie, il ose rarement franchir d'emblée cette barrière symbolique qu'est le baiser sur la joue. La disparité des

situations accuse bien entendu le caractère conventionnel des mises en jeu du corps dans les rites d'interaction mais surtout la manière dont les acteurs en présence s'en arrangent.

Le baisemain est une forme surannée de politesse soulignant l'entrée ou la sortie d'une rencontre mondaine ou dans le protocole d'une rencontre politique quand le Président ou un ministre accueille l'épouse de son vis-à-vis ou une femme politique. L'homme embrasse délicatement le dessus de la main de la femme qu'il salue ou dont il prend congé. Issu des milieux aristocratiques ou mondains l'usage tend aujourd'hui à se perdre ou à se signaler comme une marque particulière de raffinement.

Une autre forme rituelle de congé donné par le baiser consiste dans le fait d'embrasser le défunt une dernière fois avant qu'il ne disparaisse à jamais.

Le baiser à la terre est une forme d'affection portée au pays natal, il se donne aussi comme rite personnel d'entrée ou de sortie lorsque le migrant ou l'exilé doit quitter le lieu où il est né et où il a grandi ou lorsqu'il revient. À genoux sur le sol, bouleversé, l'individu salue symboliquement un espace et une durée qui lui sont chers et qu'il est déchiré de devoir quitter ou ému de retrouver après une longue absence. La terre est anthropomorphisée, elle est vivante pour la mémoire et la retrouver ou s'éloigner d'elle renvoie aux mêmes émotions que s'il s'agissait d'une parente. Cette forme devient protocolaire lorsque le pape Jean Paul II retrouve cet usage et le met en œuvre à chacun de ses voyages, marquant ainsi symboliquement un geste de salut et d'humilité envers les pays qui l'accueillent.

Marque d'affection

Si dans nos sociétés les contacts physiques sont nettement orientés dans le sens de l'évitement, de la préservation de l'enveloppe intime, le mouvement s'inverse dans la relation à l'enfant. On le touche, on le caresse, on le cajole, on le couvre

Si, dans nos sociétés, les contacts

physiques sont orientés dans le

sens de l'évitement. le mouvement

s'inverse dans la relation à l'enfant.

de baisers. L'enfant attire en principe la tendresse, surtout des femmes empressées à lui prendre les mains, à l'embrasser ou à lui tapoter le visage. À la crèche, à l'école, plus encore s'il vient de tomber, s'il pleure ou s'il est objet de soins infirmiers ou

médicaux, on le couvre de sollicitude. Son visage est le lieu privilégié de la tendresse : baiser sur les joues, sur le front, câlins, etc. On attend qu'il embrasse à son tour en reconnaissance d'un

cadeau ou d'une marque d'attention qu'il vient de recevoir.

Au réveil ou le soir avant de se coucher, avant d'aller à la crèche ou à l'école, au retour, l'enfant réclame le câlin ou le « bisou » qui ouvre ou clôt une brève séparation. « Ma seule consolation, quand je montais me coucher, écrit Proust, était que Maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle descendait si vite, que le

5. M. PROUST, *Du côté de chez Swann*, Paris, Livre de poche, p. 16-17.

moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendait de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux »⁵.

Les soirs où Swann s'attarde auprès de ses parents, les empêchant de le rejoindre, l'enfant est désespéré par avance de la rupture du rituel qui le prive de posséder tout l'amour de sa mère dans le moment métonymique du baiser. Les lecteurs de La Recherche se souviennent des ruses du petit Marcel, malgré l'heure tardive, pour bénéficier du baiser maternel sans lequel la nuit est impensable, quitte à irriter son père et à fâcher sa mère. Proust dit bien la dimension de sécurité, de reconnaissance de soi que recèle symboliquement le baiser. La peur d'une nuit hantée par la solitude du sommeil est ainsi apaisée par le geste transitionnel de la mère (et/ou du père) qui rassure l'enfant sur ses craintes face à un monde privé de repères et livré aux créatures du rêve. Le baiser maternel augure d'une traversée propice de la nuit et au réveil, il est un viatique face aux turbulences du jour lors des levers difficiles de l'enfance. Mais vers sept ou huit ans l'enfant se rebiffe parfois et proclame qu'il n'est plus un bébé, ou qu'il n'est pas un chat pour être ainsi tripoté. La puberté s'annonce avec sa volonté d'autonomie

Le baiser est un geste symbolique d'affirmation de son attachement à l'autre. Il console l'enfant d'une chute ou d'une frustration, et s'il n'est pas donné au moment où il est attendu, son manque ouvre une plaie vive dont l'homme devenu adulte se souvient encore. Terrible preuve de l'indifférence d'une mère plus soucieuse de soi que de son fils ou de sa fille. Le baiser n'ayant jamais prodigué sa consolation, la douleur continue à irriguer le présent, et à alimenter le reproche d'une insuffisance d'amour

L'accès au corps de l'autre dans une relation amoureuse ne soulève aucune réticence, qu'il s'agisse de son sexe ou de son visage. Le corps en son entier est en mesure d'être embrassé. L'érotisme ne mesure guère les caresses, les baisers sur la bouche, les joues, le cou, ou les autres parties du corps. Le plaisir partagé de l'oralité se déploie dans la jouissance non seulement du visage mais partout où les lèvres se posent, car dans le désir de

l'autre, tout est désir, tout est jubilation. « Tes lèvres, ô fiancée, distillent le miel vierge. Le miel et le lait sous ta langue » (Ct 3,4) dit l'amant du *Cantique des cantiques*, répondant à l'appel de sa bien aimée : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche. Tes amours sont plus délicieux que le vin » (Ct 1,2).

Le baiser sur la bouche, pressant les lèvres et mêlant les corps, est le fait des amants, il ne se rencontre nulle part ailleurs dans les ritualités de la vie courante. « Chaque baiser appelle un autre baiser, écrit Proust. Ah, dans les premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement! Ils foisonnent si pressés les uns contre les autres; et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés pendant une heure que les fleurs d'un champ au mois de mai »⁶. Albert Cohen laisse aller sa plume avec la même émotion: « O débuts, deux inconnus soudain merveilleusement se connaissant, lèvres en labeur, langues téméraires, langues jamais rassasiées, langues se cherchant et se confondant, langues en combat, mêlées en tendre haleine, saint travail de l'homme et de la femme, sucs des bouches, bouches se nourrissant l'une de l'autre, nourritures de jeunesse... »⁷.

Un premier baiser donné dans le feu de la tendresse mutuelle peut apparaître comme un engagement vers une relation plus durable ou comme un simple test destiné à évaluer la capacité de l'autre à aller plus loin. Le baiser sur la bouche répond en effet à des significations différentes d'une culture à l'autre. Rappelons ainsi les malentendus pointés par Margaret Mead et Ray Birdwhistell lors des flirts entre les GI's stationnés en Angleterre et les jeunes Anglaises lors de la seconde guerre mondiale. Selon ces dernières les soldats américains ne sont que des goujats, pour les Américains les jeunes Anglaises sont des filles faciles. Cette divergence d'opinion s'explique par des rituels amoureux d'un tout autre ordre pour les uns et pour les autres. En Angleterre le baiser sur la bouche apparaît au terme d'une longue approche et traduit un degré de confiance et d'affection qui le rapproche de l'accouplement. À l'inverse, aux États-Unis le baiser sur la bouche apparaît d'emblée et n'implique encore rien de sérieux. Le soldat américain embrassant une jeune Anglaise la contraint donc d'emblée à un choix décisif, soit de partir en regrettant peut être son geste par la suite, ou de se prêter à une relation plus approfondie, convaincue que tel est l'objectif de son compagnon8.

^{6.} M. Proust, *Un amour de Swann*, Livre de poche, p 284.

^{7.} A. COHEN, Belle du Seigneur, Paris, Folio, p 351.

^{8.} Y. Winkin (éd.), *La nou-velle communication*, Seuil, 1981, p. 63.

9. A. Kendon, "Some uses of gesture", in Tannen D., Saville-Troike M., Perspectives on silence, Newood, Ablex Publishing Corporation, 1985.

Kendon⁹ a filmé à son insu un couple d'amoureux sur un banc dans un parc. Chaque fois que l'homme embrasse la femme, il se rapproche d'elle, mais avant le contact, il quête l'approbation de sa compagne qui elle même se rapproche légèrement donnant ainsi licence à l'homme de poursuivre sa progression. L'approche du corps de la femme est ainsi jalonnée d'une série de signes implicites.

Le baiser sur la bouche peut être perçu dans d'autres cultures comme le comble de l'horreur; citons à ce propos l'exemple de l'Inde, face à une scène de baiser dans un film occidental: « Le baiser 'à l'américaine', lèvres serrées, interminable, son apparition sur l'écran déclenche à chaque fois une grande

Le baiser sur la bouche peut être perçu, dans d'autres cultures, comme le comble de l'horreur. hilarité, et le baiser 'à la française', où les amoureux 'se mangent' réciproquement la bouche, comme on dit ici. Cette dernière matière provoque elle aussi des rires dans les salles de cinéma, mais elle met, en général, les spectateurs mal à l'aise, comme

10. J. Dupuis, *L'Inde. Une* introduction à la connaissance du monde indien, Kailash, 1992

j'ai pu le constater maintes fois. Les jeunes deviennent, ou très silencieux, ou très bruyants; et ils crachent par terre. Les plus âgés retiennent leur souffle, peinés. D'autres cachent leur visage entre les genoux pour ne plus voir la séquence »¹⁰.

Érotisme

Signe de la passion (ou de son mime), le baiser sur la bouche est réservé dans nos sociétés au domaine privé sous peine de susciter, dans la rue par exemple, des regards outrés ou gênés, ou des sourires indulgents car il ne laisse guère les passants indifférents. Parfois, sous le feu de ces regards, les bouches s'abandonnent à regret et le couple marque de son rire le bonheur de la transgression, la femme traduit sa gêne d'un sourire embarrassé ou s'efforce sans conviction d'éloigner la bouche gourmande de son compagnon.

Mais là aussi le lieu de la « provocation » est plus ou moins dilué dans la banalité quand dans un jardin public chaque banc est occupé par un couple d'amoureux, à l'image de la chanson de Georges Brassens. Si le baiser sur la bouche réunissant un homme et une femme sous le regard des passants bénéficie d'une certaine complaisance, à l'inverse un couple de femmes ou d'hommes suscite un malaise tangible et s'expose aux quolibets, ou au moins à maints regards étonnés et à des plaisanteries graveleuses de passants proposant ironiquement leur service. Il s'expose au risque de la violence homophobe.

Le baiser sur la bouche est un attribut de l'intimité amoureuse. Il incarne une tentative toujours renouvelée, car toujours à reprendre, de l'approche de l'autre. Dans *Un amour de Swann*, Proust donne une admirable description du premier

baiser entre Swann et Odette: « Et ce fut Swann qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve

Le baiser sur la bouche incarne une tentative toujours renouvelée, car toujours à reprendre, de l'approche de l'autre.

qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé » (p. 279).

À mi-chemin du signe d'affection et du rite d'entrée dans la vie commune, avant-goût de la sexualité à venir, la tradition du maraîchinage était encore en vigueur à la fin du XIXe siècle dans la région du Marais du Mont, en Vendée. Les jeunes célibataires en âge de se marier se rencontraient librement à certaines périodes de l'année sous les yeux de la communauté, mais en respectant cependant les formes du rituel. Le jeune homme abordait la fille convoitée en tirant son jupon et en saisissant son parapluie; si celle-ci acceptait l'invitation, elle se laissait emmener au cabaret ou au bord d'un talus, mais en lieu de toutes façons ouvert au contrôle du groupe. À l'abri du parapluie les « jeunes gens n'échangeront pendant de longues heures rien d'autre que des longs baisers » ou des paroles laconiques et relativement crues : « Mé ta langue dans ma goule et dis mé que tu m'aimes »¹¹.

Le maraîchinage réunissait une part de la jeunesse prête à « fréquenter », une dizaine de couples se prêtaient ainsi à de longs baisers et à des caresses allant parfois assez loin. Ils étaient de toute manière promis au mariage. Il n'était pas une licence sexuelle tolérée par la communauté, car il n'engageait que de jeunes célibataires voués à se marier ensemble. La coutume était une mise en relation réglementée des jeunes à marier, il s'agissait

11. M. Segalen, Amours et mariages de l'ancienne France, Berger-Levrault, 1981, p 45.

d'une forme de découverte de l'autre et d'une mise à l'épreuve des affinités mutuelles.

La ronde des baisers

12. Cf. X. Fauche et C. Noetzlin, Le baiser, Stock, 1987, p 257 sq. Sur le baiser lire également G. Cahen (éd.), Le baiser, Autrement, 1997; B. Cannone, Le baiser, peut-être, Alma, 2011; A. Lacroix, Contributions à une théorie du baiser, Autrement, 2011; A. Montandon, Le baiser, Autrement, 2015; D. Le Breton, Les passions ordinaires, op. cit.

Le baiser est aussi une forme symbolique de congratulation qui abonde dans la vie quotidienne donné après un succès à un examen, à un concours, après la réalisation d'une prouesse particulière, d'un avancement, etc. Il est un élément du rite lors de la remise d'une distinction à travers la brève accolade d'une autorité quelconque aux heureux bénéficiaires. Il est un accompagnement rituel de la victoire dans la culture sportive. Le baiser donné au vainqueur de la course cycliste ou du marathon par les reines de beauté locales, l'accolade au champion par les officiels lors des remises de médailles aux athlètes... Les baisers frénétiques sur la coupe gagnée par les membres de l'équipe championne sont également des images bien connues. Tous les sports ne connaissent pas cette manière symbolique de traduire sa joie ; au tennis ou au golf, par exemple, la poignée de main est plus courante.

La ronde des baisers accompagne la vie quotidienne de ses épisodes d'intimité ou de convention, ouvrant un contact licite avec le corps de l'autre. Le baiser créé un instant de connivence par le contact physique, mais en l'enracinant au sein d'une norme qui contient soigneusement les transgressions et limite toute indécision. Dans la relation amoureuse, sa seule limite est plutôt celle du désir¹².

David LE BRETON